

# MILLE CERCUEILS



*KŌTA ISHII*

# MILLE CERCUEILS

À Kamaishi, après le tsunami du 11 mars 2011

*Préface de Jean-François Sabouret*

TRADUIT DU JAPONAIS  
PAR LE GROUPE HONYAKUDAN

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Titre original : *Itai. Shinsai, tsunami no hateni*  
Première publication : Shinchōsha Publishing Co., Ltd., Tōkyō  
ISBN original : 978-4-10-305453-5  
© Kōta Ishii, 2011

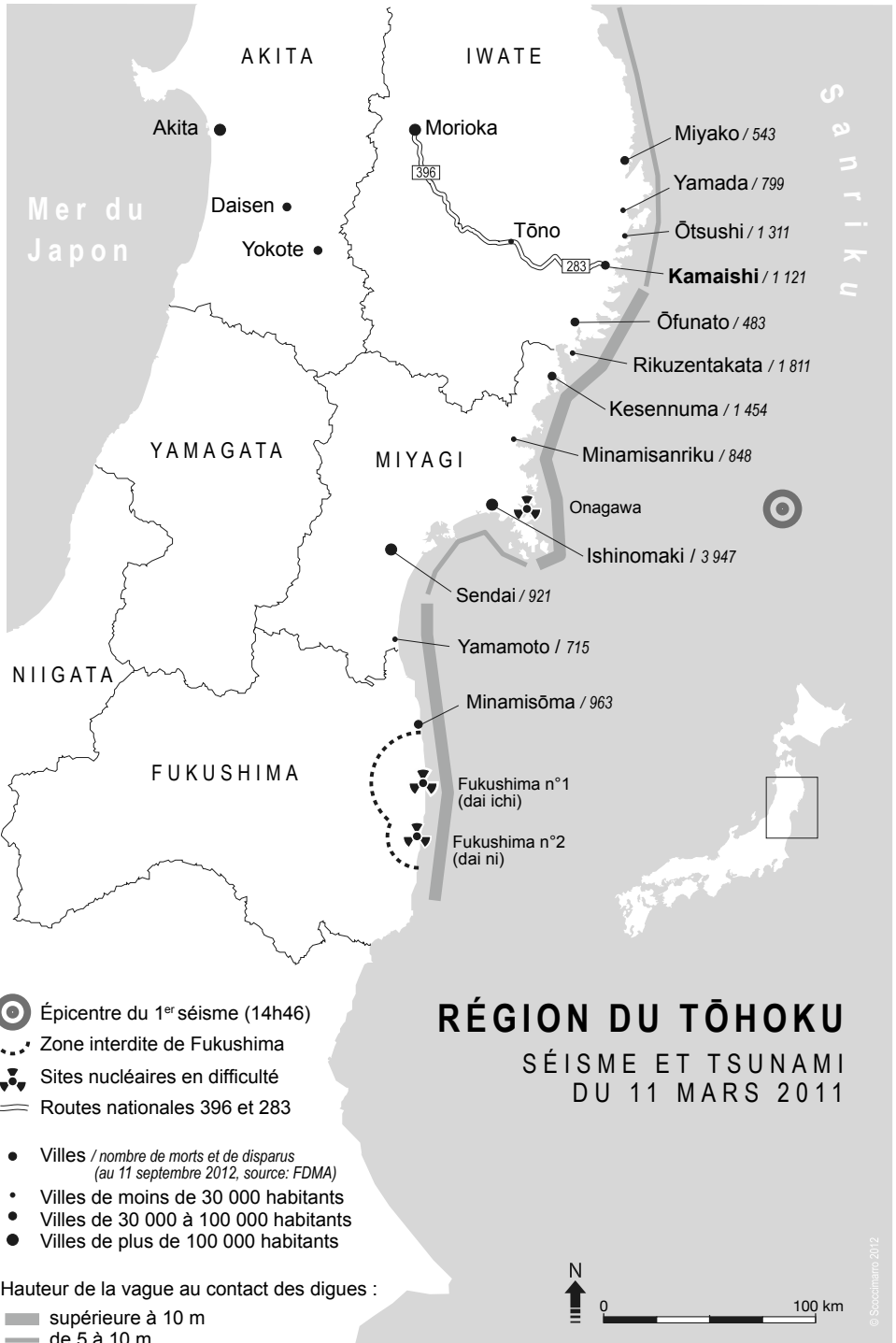
Les droits français ont été conclus avec Shinchōsha  
par le Bureau des copyrights français

ISBN 978-2-02-110843-9

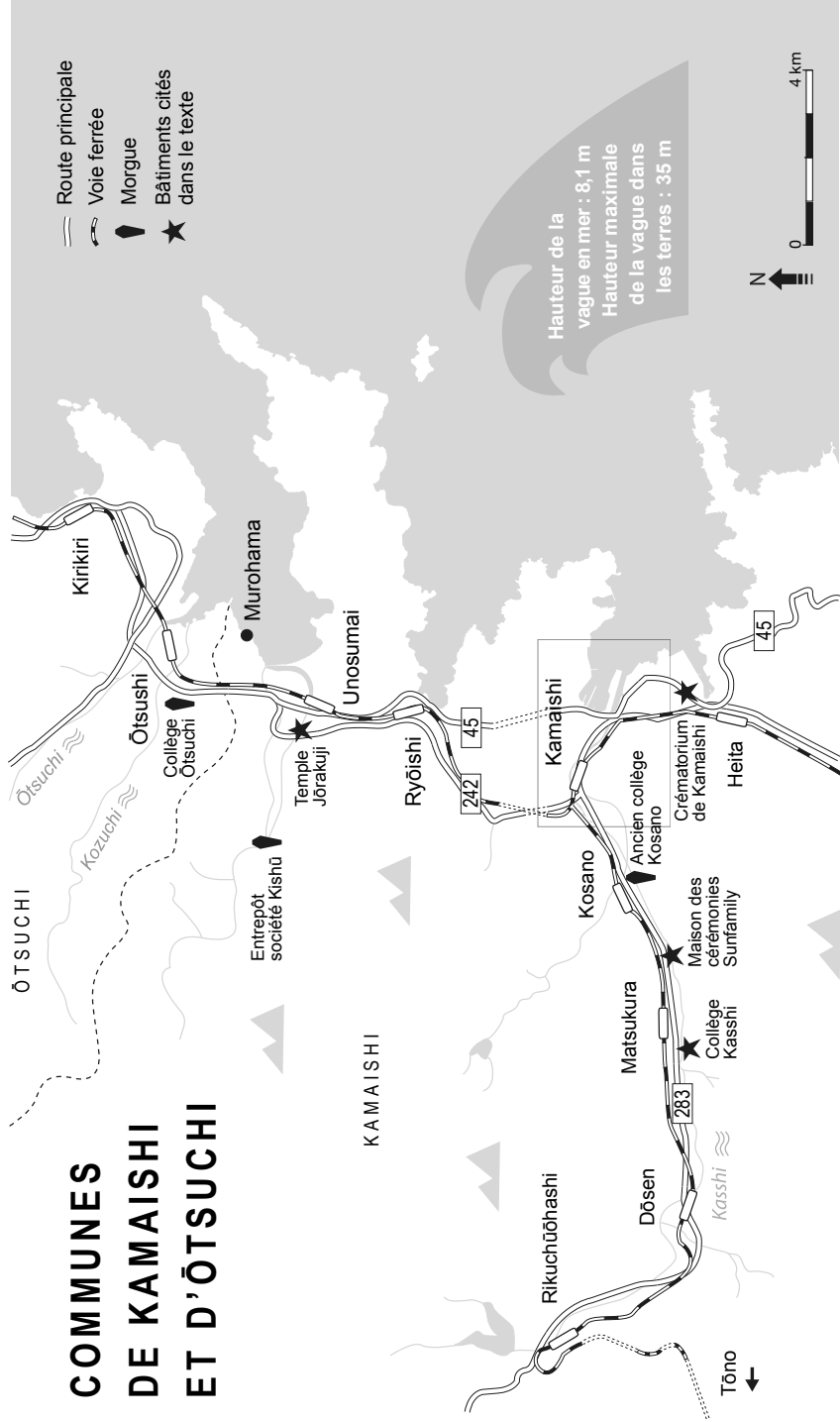
© Éditions du Seuil, mars 2013, pour la traduction française

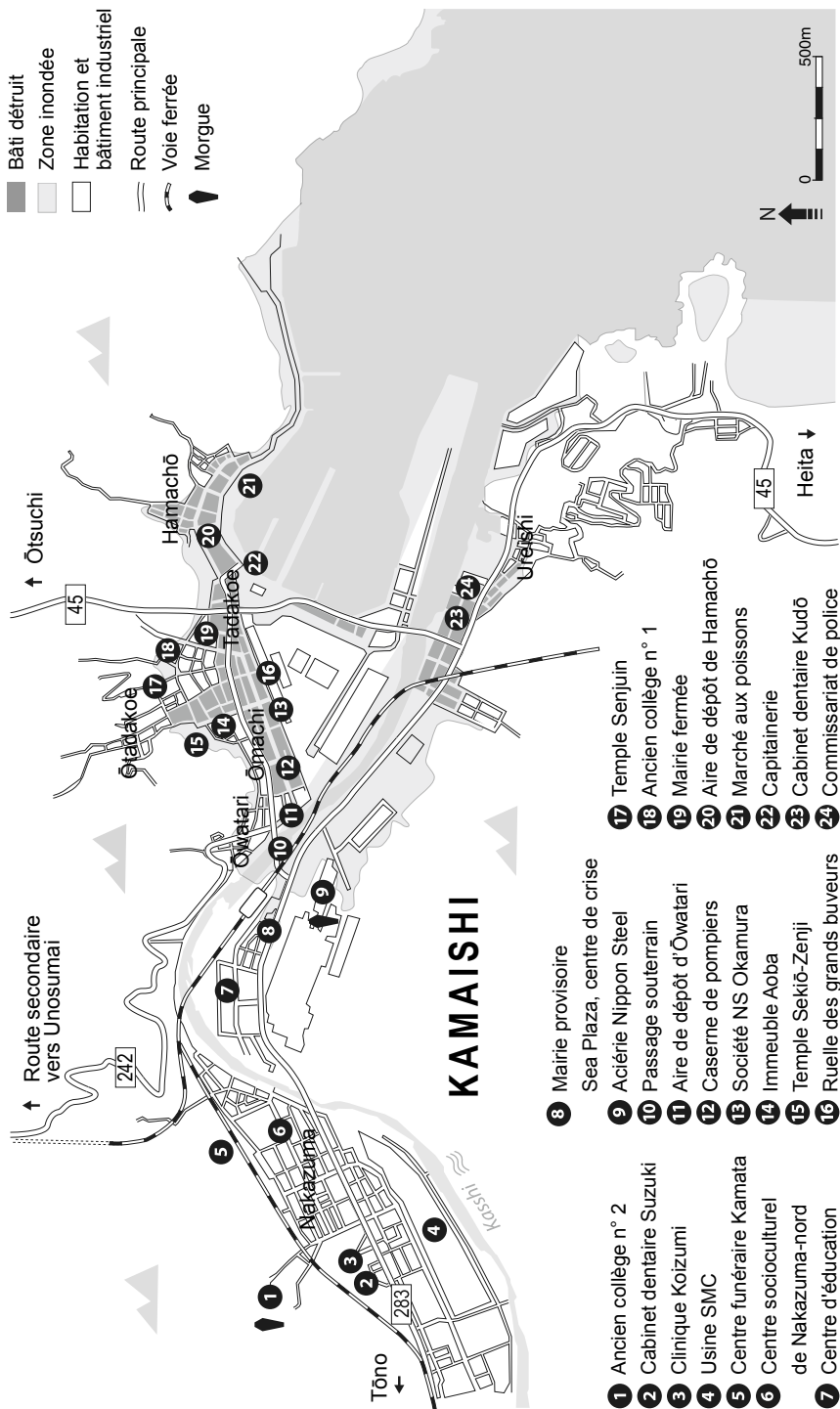
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)



# COMMUNES DE KAMAISHI ET D'ÔTSUCHI





# KAMAISHI

- 1** Ancien collège n° 2
- 2** Cabinet dentaire Suzuki
- 3** Clinique Koizumi
- 4** Usine SMC
- 5** Centre funéraire Kamata
- 6** Centre socioculturel de Nakazuma-nord
- 7** Centre d'éducation
- 8** Mairie provisoire  
Sea Plaza, centre de crise
- 9** Aciérie Nippon Steel
- 10** Passage souterrain
- 11** Aire de dépôt d'Ōwatari
- 12** Caserne de pompiers
- 13** Société NS Okamura
- 14** Immeuble Aoba
- 15** Temple Sekiō-Zenji
- 16** Ruelle des grands buveurs
- 17** Temple Senjuin
- 18** Ancien collège n° 1
- 19** Mairie fermée
- 20** Aire de dépôt de Hamachō
- 21** Marché aux poissons
- 22** Capitainerie
- 23** Cabinet dentaire Kudō
- 24** Commissariat de police





## PRÉFACE

### *Mille Cercueils, un livre à vivre* *par Jean-François Sabouret*

Il est des livres qu'on lit, il en est d'autres qu'on vit. Vivre un livre ! L'ouvrage de Kōta Ishii appartient à cette seconde catégorie. C'est un livre expérience.

Sur toutes les télévisions comme sur le net, le monde entier a regardé, médusé, le déferlement de ce monstre noir implacable nommé tsunami et qui a fortement endommagé l'est du Tōhoku, une région du Japon grande comme la région Paca en France.

On a vu des digues forteresses submergées par la vague mortelle, des maisons flotter comme de fragiles barques de carton, des immeubles brûler, des hangars éventrés, des voitures et des bateaux percuter des bâtiments ou bien se loger sur les toits, des cimetières saccagés, des routes et des ponts arrachés. Déluge et apocalypse ? Le drame eut lieu le 11 mars 2011 à quatorze heures quarante-six, séisme de magnitude 9, le quatrième par ordre d'importance, dit-on, enregistré sur notre planète.

Bilan : 15 873 personnes décédées, 2 744 portées disparues. On comptait, en novembre 2012, 324 858 réfugiés, dont 308 440 dans des maisons préfabriquées et des logements provisoires, 16 247 chez un membre de leur famille et 171 vivant encore dans les centres de refuge. À cela viennent s'ajouter 2 303 personnes décédées des suites de la catastrophe (perte de repères, stress, manque de soin, solitude...) et 63 suicides dans les préfectures les plus sinistrées (Iwate, Miyagi et Fukushima).

Les médias, à cette occasion, ont largement repris et amplifié l'image d'Épinal de Japonais, héritiers des samouraïs, vaillants

et disciplinés, muets dans la douleur, les rescapés accomplissant les gestes ancestraux de courage et de dignité que leur culture attendait d'eux.

Mais ces postures que l'on a montrées en boucle reflètent mal la réalité. Tous les théâtres du monde ont leurs coulisses. Et ce sont ces coulisses que nous donne à voir l'enquête de Kōta Ishii, on serait même tenté d'ajouter, à voir... et à entendre.

Oui, les Japonais ont souffert et souffrent encore d'avoir perdu si brusquement leurs proches ; oui, ils ont pleuré devant le corps sans vie d'un mari, d'une mère, d'un fils, d'un nourrisson, oui, ils se sont mis en colère contre la lenteur de l'administration centrale, oui, certains sont restés hébétés et absents devant ce coup terrible de la nature et des éléments, tellement abandonnés et seuls qu'ils ont choisi de ne plus rester dans le monde des vivants, puisque, de toute façon, les personnes auxquelles ils tenaient n'y étaient plus. À quoi bon ?

Aussi clairement qu'un bon anthropologue, Kōta Ishii nous fait comprendre que la mort est d'abord une affaire de vivants et que les défunts suscitent des craintes dont on ne peut s'exonérer sans accomplir les gestes attendus pour apaiser l'âme des trépassés.

Un défunt, dans la petite ville de Kamaishi où se situe l'enquête, c'est d'abord un corps qu'il faut retrouver absolument (sinon il reste un disparu que l'on ne saura quand cesser d'attendre), identifier et, surtout, qu'il faut incinérer selon le rituel pour pouvoir conserver ses cendres que l'on rapportera à la maison durant quarante-neuf jours avant de les déposer dans un cimetière auprès d'un temple. L'inhumation, majoritaire en Occident, fait peur aux Japonais. « Non ! Pas d'inhumation ! » viennent supplier les familles qui ne veulent pas de ce malheur supplémentaire. C'est que le défunt fait partie du paysage quotidien des vivants : on lui parle, on lui demande pardon ou bien la faveur de protéger la famille, on lui raconte sa journée, on plante des bâtons d'encens, on met des offrandes devant ses cendres et sa photo dans l'autel

bouddhique qui trône dans les maisons et les appartements. L'inhumation serait ressentie comme un manque de respect, un affront que l'on fait subir aux personnes disparues. Pas question de les abandonner, elles pourraient en prendre ombrage et leur rôle d'intercesseur deviendrait inopérant entre le monde des morts et celui des vivants.

Cette affaire singulière et personnelle d'une petite ville rurale japonaise face à la mort est pourtant un livre paisible, « universel » en ce qu'il concerne chacun de nous et pose tant de questions qui nous sont communes. Et même si certains redisent, comme Hamlet, que le lieu des morts est bien « *the undiscovered country from whose bourn no traveller return*<sup>1</sup> », d'autres croient qu'une autre vie se poursuit par-delà la frontière que l'on ne franchit qu'une seule fois.

Ainsi apparaît un témoin du drame, Atsushi Chiba, cet homme si chaleureux qui farde le visage d'une défunte à la demande de sa fille et lui laisse la trousse de maquillage ensuite pour qu'elle puisse se refaire une beauté de l'autre côté du miroir : « Voilà, madame, c'est terminé, dit-il en s'adressant à la morte. J'espère que ça vous plaît. Je mettrai la trousse dans le cercueil, comme ça, s'il y a quelques retouches à faire, vous pourrez vous en charger vous-même, une fois que vous serez arrivée dans l'au-delà. » Ou le voici encore qui parle à ce petit garçon, ce corps sans vie, se faisant l'intermédiaire entre parents vivants et enfant disparu, tel un Charon du pays du Soleil-Levant passant d'une rive à l'autre d'un Styx virtuel et bénéfique. Qui est M. Chiba au fond ? Un bon génie apaisant les vivants ?

M. Chiba, employé des pompes funèbres à la retraite, a repris du service dans le décor hallucinant d'une ville où tous les repères ont été effacés. Sans se plaindre, il accompagne bien d'autres héros du quotidien qui ont fait face à la mort et au malheur de

1. « Cette région inexplorée d'où nul voyageur ne revient », Shakespeare, *Hamlet*, acte III, scène 1.

masse : les médecins, les Forces japonaises d'autodéfense, les pompiers, les survivants, toute une armée d'anonymes.

Il fallait se faire humble, comme a su le faire le journaliste, auteur de l'ouvrage, s'asseoir à côté des survivants pour les écouter dire la lourde tâche qu'ils ont assumée au jour le jour pendant ces mois terribles de mars à juin 2011, où ils ont été présents pour ceux qui ne l'étaient plus. Il fallait donc écouter tous ces héros ordinaires d'une petite ville maritime qui a compté 840 morts en un instant.

On ne peut pas ne pas penser au triple drame du 26 décembre 2004 où en Indonésie, en Thaïlande et au Sri Lanka, 250 000 personnes ont perdu la vie. Là encore, Séisme et Tsunami se sont invités chez les vivants. Même puissance, même violence tellurique au Japon, mais bien moins de morts – l'état précis que dit ce livre permet d'imaginer ce que d'autres ont vécu, avec une horreur décuplée. Et l'on pense aussi au séisme et au tsunami du 1<sup>er</sup> septembre 1923 dans le Kantō, où 105 000 personnes sont mortes ou ont disparu. Le Japon, pays riche et industrialisé, a, depuis, su construire des bâtiments et des protections plus solides. Mais le monstre noir du Pacifique a bien montré que, pour lui, il n'y a pas de forteresses imprenables.

Des drames, dans le Tōhoku même, le Japon en a connu d'autres, comme celui du 15 juin 1896 de magnitude 8,5 avec des vagues de près de 40 mètres de hauteur et dans lequel périrent 22 000 personnes. D'autres sont à redouter, dit-on, plus au sud peut-être, drames qui menacent directement la mégalopole de Tōkyō où vivent aujourd'hui 42 millions de personnes. Une telle catastrophe mettrait en péril la survie même de l'archipel.

Mais le malheur japonais ne venant jamais seul, il y a pire peut-être que le monstre noir du tsunami du 11 mars 2011, un autre monstre, surnois, qui fourbit ses armes dans la centrale nucléaire de Fukushima. Peu de personnes au Japon croient que l'explosion de la centrale a jeté ses derniers feux. À tout

moment, le mal invisible peut s'échapper et tuer en silence des milliers de personnes.

Destin crépusculaire du Japon ou mutation sociétale profonde? L'avertissement au monde sera-t-il entendu? Graves décisions que va devoir prendre le Japon concernant son énergie, donc son avenir.

Un *haïku* de Shigemi Ōbayashi dit bien le nouveau mal lancinant des Japonais :

Centrale nucléaire  
Comme un château en ruine,  
Sous la lune trouble<sup>1</sup>

Des habitants du Tōhoku, frappés par le drame, ont écrit de nombreux poèmes (*tanka* et *haïku*), une manière d'évacuer la douleur, de laisser une trace de leurs parents et amis emportés. On peut citer entre autres *La Mer de la tristesse* (*Kanashimi no umi*), rassemblant les œuvres de 130 poètes improvisés de la région<sup>2</sup>. « En lisant ce recueil, le drame de ces jours-là renaît dans mon esprit et je ressens une forte indignation, inexplicable. J'ai perdu beaucoup de gens de ma famille et beaucoup d'amis. Je me demande si j'ai bien fait d'avoir survécu... »

17 novembre 2012

1. In *Après Fukushima*, traduit en français par le cercle Seegan, Golias, 2011, p. 56.

2. *Kanashimi no umi*, poèmes rassemblés par Ken'ichi Tanigawa, ethnologue et poète, et Takahide Tamada, poète vivant à Sendai (Tokyō, Fuzambō International, 2012).



## L'enquête

J'ai commencé mon enquête sur le grand tremblement de terre du Tōhoku<sup>1</sup> le 14 mars 2011, au début de la semaine qui a suivi l'événement.

Le jour même du séisme, j'étais chez moi, à Tōkyō, en train d'écrire un article. Dès que les secousses ont cessé, j'ai allumé la télé, et j'ai vu, passées en boucle, des images de l'incendie qui ravageait la ville de Kesenuma et du tsunami en train de balayer celle de Natori, dans la préfecture de Miyagi.

J'ai immédiatement décidé de me rendre sur place. Pour deux raisons. La première, c'est que j'écris. Il était impératif que j'inscrive en moi ce cataclysme qui allait bouleverser le sort du Japon. La deuxième, c'est qu'on venait déjà de me demander de faire un papier sur le séisme, et il me semblait que si je le faisais sans avoir personnellement constaté la réalité sur le terrain, ce serait une trahison, non seulement à l'égard de mes lecteurs, mais aussi envers moi-même.

De Tōkyō, j'ai donc pris un train pour Niigata, au nord mais sur la côte ouest, et là, j'ai loué une voiture pour me rendre dans la préfecture de Miyagi, en traversant, sous une tempête de neige, la chaîne de montagnes Zaō. Sur les trois mois qui ont suivi, j'en ai passé deux et demi dans les zones sinistrées à envoyer des reportages pour diverses revues.

Au début, je parcourais les préfectures de Fukushima, Miyagi

1. Région nord-est de l'île principale de Honshū.

et Iwate, pour témoigner de ce que je voyais dans les villes situées le long de la côte. Des scènes terrifiantes : une mère d'une vingtaine d'années, debout, serrant contre elle la dépouille de son enfant ; une personne âgée qui avait trouvé sur la plage un bras arraché et criait : « Il y a un bras, ici ! » ; un jeune homme qui s'acharnait à forcer la portière d'une voiture charriée par la vague, parce qu'il venait d'y découvrir le cadavre d'un parent ; un écolier qui regardait le corps sans vie de sa mère accroché à la branche d'un pin incliné – des visions d'horreur et de mort.

Presque vingt mille personnes, en comptant les disparus, ont péri à cause du tsunami engendré par le tremblement de terre du Tōhoku. Jamais, depuis la Seconde Guerre mondiale, on n'avait vu au Japon autant de cadavres disséminés. Si l'on se reporte à l'histoire récente des séismes, seul celui du Kantō, en 1923, fut plus meurtrier. C'est sans aucun doute le pire désastre naturel que le Japon moderne ait connu.

En découvrant jour après jour le spectacle de la désolation qui s'était abattue sur les zones sinistrées, je me suis demandé comment les Japonais allaient appréhender cette réalité, celle de tous ces gens morts de façon si affreuse. Très vite, et comme s'ils s'étaient concertés, les médias se sont focalisés sur la question de la « reconstruction ». Mais pour moi qui étais sur place, cette entreprise me paraissait illusoire tant que les habitants n'auraient pas pris conscience de ce que pouvait signifier pour eux la perte d'un si grand nombre de personnes. La reconstruction ne consiste pas seulement à restaurer des maisons, des routes ou des digues, il faut, pour qu'elle puisse être envisagée, que les hommes acceptent de vivre désormais avec le poids de la tragédie qui les a frappés et des séquelles qu'elle a laissées.

C'est de cette réflexion qu'est née ma décision de noter au fil des jours le récit des scènes terribles qui se déroulaient dans les dépôts mortuaires, pendant les deux mois et demi qui ont suivi le 11 mars. En choisissant de m'intéresser à celles et ceux



qui s'étaient retrouvés là, je voulais retracer le processus qui les mènerait à s'approprier ces paysages dévastés, jonchés de cadavres, et témoigner aussi de la façon dont ils allaient se relever de cette épreuve et reprendre le cours de leur vie, malgré les blessures laissées par la catastrophe.

Le choix de Kamaishi comme terrain d'enquête tient en partie au fait que la moitié de la ville a été épargnée par le tsunami. Dans celles qui avaient été entièrement détruites, comme Rikuzentakata, ceux qui prenaient en charge la recherche des cadavres et la gestion des dépôts mortuaires étaient des gens venus de l'extérieur. Il était fréquent qu'ils ne sachent rien de la topographie des lieux, ni même qu'ils comprennent le patois local. Mais à Kamaishi, la majorité des services municipaux n'a pas subi de dommages directs et fonctionne encore, ce sont les habitants eux-mêmes qui ont dû rechercher, transporter, examiner et conserver les dépouilles de leurs voisins, dont un millier étaient morts ou avaient disparu. Il me semblait par conséquent que c'était là, dans cet endroit singulier, qu'on pouvait le mieux rendre compte de la manière dont ces hommes et ces femmes continuaient à vivre avec, au cœur, le sentiment douloureux de voir leur terre couverte de corps sans vie. Pour traiter d'un tel sujet, rien ne me paraissait plus parlant que la froide réalité des cadavres.

La première fois que je suis allé à Kamaishi, c'était donc au milieu du mois de mars. La confusion régnait encore dans les quartiers sinistrés et dans les morgues, et il m'était difficile d'obtenir de longs entretiens avec les personnes présentes. Je ne suis retourné voir celles qui s'occupaient de la gestion des dépôts mortuaires, notamment celui de l'ancien collègue n° 2, qu'à partir du mois d'avril. C'est à ce moment-là, seulement, que j'ai pu recueillir leur témoignage.

J'ai voulu, dans ce livre, reconstituer le récit de ce qui s'est passé autour des morgues tout au long de ces presque trois semaines, en m'appuyant principalement sur ces paroles

collectées. En tout, j'ai dû interroger plus d'une cinquantaine de personnes, celles dont les noms figurent dans l'ouvrage, mais d'autres aussi qui, de près ou de loin, ont pu jouer un rôle. La réalité présente souvent des visages très différents selon l'endroit d'où on l'observe. Le fait de rassembler plusieurs points de vue m'a permis de donner une description, que je crois fidèle, de la façon dont ces gens ont su faire face à cet afflux subit de cadavres.

Cela n'a pas été sans mal. Les souvenirs de ceux que j'interrogeais étaient parfois confus ou partiels, à cause du grand trouble causé par le séisme. Certains, aussi, colportaient sans le savoir des informations erronées ou des rumeurs. Il fallait, autant que possible, vérifier chaque fait relaté en multipliant les témoignages.

Par respect pour la vie privée de mes interlocuteurs ou par égard pour les victimes, j'ai dû parfois changer certains noms de personnes ou de magasins, voire modifier quelques informations (comme les numéros d'identification des corps). Hormis ces restrictions, les noms cités dans ces pages sont exacts, de même que les âges, situation de famille et profession correspondent à la réalité au moment du séisme. Si une erreur subsistait, elle serait de ma seule responsabilité, et je vous serais reconnaissant de me la signaler.

Pour conclure, j'aimerais dire un mot de ceux qui m'ont aidé tout au long de l'élaboration de ce livre.

Pendant les trois mois qui ont suivi le tremblement de terre, plus de deux cents personnes m'ont apporté leur concours, que ce soit à Kamaishi ou dans d'autres lieux sinistrés. Bien que leur maison, leur famille aient été emportées par le tsunami, beaucoup ont accepté, souvent les larmes aux yeux, de remonter pour moi le fil douloureux de leurs souvenirs. D'autres ont eu simplement la gentillesse de me guider dans les dépôts mortuaires ou de me mettre en contact avec leurs proches et leurs amis. Je crois que chacun d'entre eux a eu le souci de me parler dans l'espoir que cette tragédie ne soit jamais oubliée. Sans la bonté

## L'ENQUÊTE

de toutes ces personnes, ce livre n'aurait jamais pu voir le jour.

Permettez-moi de profiter de cette occasion pour les remercier du fond du cœur, et pour saluer la mémoire des vingt mille victimes.

Le 20 septembre 2011, Kōta Ishii



11. Les cendres des défunts inconnus . . . . .	209
<i>Atsushi Chiba, animateur social</i>	
ÉPILOGUE. Deux mois plus tard . . . . .	217
L'histoire du groupe Honyakudan et de la traduction de <i>Mille Cercueils</i> . . . . .	227



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013, N° 110834 ( )  
*Imprimé en France*